

VOS LETTRES

Le journal des bonnes nouvelles

« Comme le dit si bien un proverbe africain, « Quand un arbre tombe, on l'entend; quand la forêt pousse, pas un bruit ». Nous sommes tous constamment confrontés à la réalité parfois difficile: guerres, maladies, dérèglement climatique.

Les bonnes nouvelles, elles, passent souvent au second plan. L'information est une chance, car elle nous permet de connaître les difficultés rencontrées par l'être humain. Cependant ce n'est pas l'information qui peut permettre de faire évoluer les choses, mais bien la réflexion qu'elle suscite.

Tout le monde n'arrive pas à prendre du recul face au flot d'informations. Cela peut engendrer un sentiment d'anxiété et de stress chez les

plus sensibles qui n'arriveraient plus à faire la part des choses. Ce n'est pas en subissant le stress des difficultés extérieures que nous pourrions trouver des solutions. Néanmoins si nous arrivions à les rationaliser, cela pourrait sans autre amener à des solutions et à des pistes de réflexion.

Enfin, pourquoi ne pas prévoir une page quotidienne exclusivement réservée aux bonnes nouvelles et parler des progrès médicaux, scientifiques, humanitaires, écologiques, par exemple? Ce n'est pas en parlant du positif qu'on oubliera le reste, cela rajoutera néanmoins un peu de légèreté dans nos vies et nous permettra de voir pousser les forêts. »

SOLEDAD DE PASCALIS,
VILLARS-SUR-GLÂNE

L'espoir d'un monde meilleur

Les études (Centre de neurosciences à l'Université de Genève) le démontrent, le négatif est mieux absorbé par notre cerveau que le positif. Notre génération vit au quotidien avec toutes ces informations négatives via les médias sur les crises, actuellement les Etats-Unis et l'Iran, les catastrophes comme les feux au Brésil ou en Australie, les problèmes pour notre écosystème ou encore la contagion du coronavirus... La liste est sans fin.

Mais derrière tout cela, n'y a-t-il pas d'espoir? Après la crise, l'apaisement. Après les catastrophes, la collaboration

de tout un peuple pour la reconstruction. Derrière la crise climatique, la recherche des nouvelles technologies pour y venir en aide. Pour affronter le coronavirus, les moyens développés pour le vaincre et l'éradiquer.

La vision du monde terrifie notre génération Z, alors vous, génération XY, donnez-nous encore un peu d'espoir, il nous en faut pour nous construire et avancer. Lorsque nous descendons dans la rue pour l'un ou l'autre de ces thèmes, entendez nos peurs et notre besoin d'un monde meilleur. »

TIM JEMMELY,
AVRY-SUR-MATRAN

Les boxeurs sont bien encadrés

Je souhaite réagir au courrier « Halte au culte de la violence » (10.1) car beaucoup d'éléments m'ont intrigué dans ce texte. Certes au temps de la Grèce antique, la boxe était juste de la bagarre avec comme principale issue la mort. Mais les temps ont bien changé et, à présent, nous avons des règles de sécurité et les combats sont encadrés par des arbitres qui interrompent tout en cas de problème.

En ce qui concerne les enfants, je vous rassure, ils ne sont pas lancés sur le ring avec comme consigne de se battre jusqu'à la mort. Bien au contraire, ils sont très bien encadrés. Il y a d'abord plusieurs années d'apprentissage du sport et, dans les premiers combats, la puissance des coups est limitée.

De plus, ce sport est beaucoup conseillé par certains psychologues. En effet la boxe est bénéfique pour le corps,

mais aussi pour la santé mentale: elle permet une meilleure confiance en soi, améliore la concentration et aide à maîtriser ses émotions.

Le meilleur exemple? Tyson Fury, ce boxeur qui, après être tombé dans une dépression profonde et avoir commencé à prendre des drogues dures, a réussi à s'en sortir grâce à la boxe et toute l'énergie qu'il mettait dans ses entraînements et ses combats.

Donc oui, comme dans tous les sports, il y a déjà eu des accidents lors des combats de boxe. Les mêmes sortes d'accidents qui arrivent dans les sports extrêmes où les victimes étaient pleinement conscientes du danger, mais avaient décidé de leur plein gré de le faire.

Alors je ne pense pas qu'interdire tous les sports où des personnes ont perdu la vie soit la meilleure des solutions. »

ALEXIA DEFFERRARD,
CHAVANNES-SOUS-ORSONNENS

L'ACCÈS AUX IMAGES D'ARCHIVES

Grâce au concours de la Bibliothèque cantonale et universitaire, à Fribourg, et du Musée gruérien, à Bulle, la rubrique Souvenirs est alimentée par des images tirées de leurs fonds iconographiques privés. Des milliers de photos sont accessibles sur www.fr.ch/app/fonds_photo et www.musee-gruerien.ch. LIB

ARRÊT SUR IMAGE



Cortège des 6^e Zähringer Narrentreffen, réunion carnavalesque des 12 villes fondées par les Zehringen. Fribourg, le 26 janvier 2020. Alain Wicht

OPINION

Une politique des médias à revoir



MARK SCHELKER
professeur
d'économie
publique
à l'Université
de Fribourg

Notre politique des médias est sans issue. Les modèles traditionnels d'intervention de l'Etat sur les marchés des médias sont dépassés du fait de la numérisation, mais les politiques publiques ne changent pas. Dans un monde numérique, les différents médias – presse, télévision ou médias en ligne – se livrent une concurrence directe, car les contenus sont largement consommés sur les mêmes supports (smartphones, tablettes, etc.).

Le problème provient de la concentration unilatérale des mesures en faveur des médias sur la SSR. La SSR reçoit 1200 millions des 1370 millions de francs de la redevance radio et TV. Huitante millions vont à des fournisseurs privés de radio et de télévision, 30 autres millions à la presse régionale et locale par le biais de l'aide indirecte à la presse. Alors que les médias privés ont de plus en plus de mal à se financer, la SSR, financée par l'Etat, peut mettre ses contenus gratuitement à disposition du public. Cette asymétrie des subventions accentue la concentration des médias et exacerbe la lutte pour la survie des médias privés, déjà très malmenés.

Nous ne pouvons pas continuer à ignorer que la politique actuelle des médias contribue à la diminution de la diversité de l'offre médiatique.

Même à l'ère numérique, des mesures en faveur des médias sont nécessaires. Par leur fonction d'information, les médias sont essentiels à la vie de notre démocratie. Les mesures en faveur des médias doivent donc dépendre de leur fonction d'information et non pas du type de média ou du modèle d'affaires.

Ce qui est important, c'est la contribution à notre démocratie

Malheureusement, les nouvelles propositions de réforme de la ministre des Médias, la conseillère fédérale Simonetta Sommaruga, sont – comme celles de sa prédécesseure – inadaptées pour faire évoluer cette situation intenable. De nouveau, ces propositions passent à côté des principaux problèmes et misent sur le maintien du statu quo avec une

SSR dominante et quelques médias privés qui peuvent tout juste survivre. L'Office fédéral de la communication propose d'étendre les rabais portant sur la distribution postale de titres de presse et d'augmenter de 30 à 50 millions de francs la subvention correspondante. Or dans un monde de diffusion numérique de l'information, l'aide supplémentaire à la distribution physique n'a guère de sens dans l'avenir. De plus, il est prévu d'accorder une aide de 50 millions aux médias numériques payants, mais pas aux médias gratuits. Pourtant, sous l'angle économique et démocratique, il est peu cohérent d'aider uniquement les modèles d'affaires qui limitent l'accès à l'information parce qu'ils sont payants. L'aide publique devrait être accordée aux médias indépendamment du support d'information et du modèle d'affaires choisi: ce qui est important, c'est la contribution des médias à notre démocratie.

Les enjeux sont importants et il existe d'autres propositions de réforme de la politique des médias qui permettent de dépasser le statu quo. C'est au monde politique et aux médias de les solliciter. »



SOUVENIRS Pont du Gottéron, le 3 octobre 1939
Carte prêtée par M. Louis-Aloys Yerly, Treyvaux

Place à l'optimisme!

Nous le savons tous, les médias ont une énorme influence sur notre façon de penser. Un pouvoir qui, je trouve, n'est pas toujours utilisé à bon escient. Ces derniers nous rabâchant sept jours sur sept des informations négatives. Oui, cela fait vendre et ce sont des lectures appréciées de nous autres gens ordinaires qui, en comparaison, trouvons notre quotidien bien sympathique après tout.

Mais ne serait-il pas possible de mettre davantage en valeur des articles positifs bien écrits? Je pense que cela amènerait un peu de sérénité dans les esprits. J'aimerais tout de même ajouter que je ne souhaite en aucun cas que les mauvaises nouvelles soient occultées, mais seulement qu'on leur donne moins de place. Il y a énormément de jolis récits à raconter sur une société pas si pessimiste que ça! »

MARIE SPADAFORA, AUTIGNY